

GALLICA 1

Le louvetier

Du même auteur
aux Éditions J'ai lu

La Moira :

1 - La louve et l'enfant, *J'ai lu* 6757

2 - La guerre des loups, *J'ai lu* 6935

3 - La nuit de la louve, *J'ai lu* 7331

Le testament des siècles, *J'ai lu* 8251

Le syndrome Copernic, à paraître

HENRI LÆVENBRUCK

GALLICA 1

Le louvetier



Carte :
© Henri Lœvenbruck

© 2004, Éditions Bragelonne

*Ce livre est dédié aux militants de Ta'ayoush,
à Elliott et aux Artisans du bonheur.*

« [...] On peut vous l'avouer, maintenant, chers tontons,
Vous, l'ami les Tommies, vous, l'ami des Teutons,
Que, de vos vérités, vos contrevérités
Tout le monde s'en fiche à l'unanimité.

De vos épurations, vos collaborations,
Vos abominations et vos désolations,
De vos plats de choucroute et vos tasses de thé
Tout le monde s'en fiche à l'unanimité.

En dépit de ces souvenirs qu'on commémor',
Des flammes qu'on ranime aux monuments aux Morts,
Des vainqueurs, des vaincus, des autres et de vous,
Révérence parler, tout le monde s'en fout.

La vi', comme dit l'autre, a repris tous ses droits,
Elles ne font plus beaucoup d'ombre, vos deux croix,
Et, petit à petit, vous voilà devenus,
L'Arc de Triomphe en moins, des soldats inconnus.

Maintenant, j'en suis sûr, chers malheureux tontons,
Vous, l'ami des Tommies, vous, l'ami des Teutons,
Si vous aviez vécu, si vous étiez ici,
C'est vous qui chanteriez la chanson que voici,

Chanteriez, en trinquant ensemble à vos santés,
Qu'il est fou de perdre la vi' pour des idé's,
Des idé's comme ça, qui viennent et qui font
Trois petits tours, trois petits morts, et puis s'en vont,

Qu'aucune idé'sur terre est digne d'un trépas,
Qu'il faut laisser ce rôle à ceux qui n'en ont pas,

*Que prendre, sur-le-champ, l'ennemi comme il vient,
C'est de la bouilli'pour les chats et pour les chiens,*

*Qu'au lieu de mettre en jou'quelque vague ennemi,
Mieux vaut attendre un peu qu'on le change en ami,
Mieux vaut tourner sept fois sa crosse dans la main,
Mieux vaut toujours remettre une salve à demain [...]. »*

Georges Brassens, *Les Deux Oncles*



- Domaine de la Couronne
- Fiefs de la Couronne
- Fiefs du roi de Brittia

GALLICA

Prologue



LES FEUX DE LA SAINT-JEAN

La mémoire de la terre est étrangère à celle des hommes. On croit tout connaître de l'histoire et du monde, mais il est des âges anciens où vivaient encore mille merveilles aujourd'hui disparues. Seuls les arbres se souviennent, et le ciel et le vent... Ainsi peut-on lire encore aujourd'hui, gravée dans la pierre, l'histoire de Bohem et des Brumes, sur une terre de légende qu'on appelait Gallica.

C'est pendant la nuit de la Saint-Jean de l'an 1150 que, selon la légende, commença cette histoire, dans le castrum de Villiers-Passant.

C'était un petit bourg fortifié au sud du comté de Tolsanne, à quelques lieues de la mer et de Nabomar, la cité des hérétiques. On y menait une vie paisible dans la beauté imperturbable des collines méridionales. La plupart des habitants étaient, depuis la nuit des temps, agriculteurs, petits négociants ou, bien sûr, vigneron. Le seigneur qui occupait le château, Maugard de Villiers, était un homme discret, que l'on voyait rarement. Il se contentait de percevoir un péage de la part des étrangers qui devaient traverser le castrum, lieu de passage incontournable quand on remontait de Nabomar. Mais la véritable autorité, dans les remparts du village, était entre

les mains du prêtre, protégé de l'archevêque de Tol-sanne.

Juin allait bientôt s'éteindre, et, comme chaque année, le père Grimaud avait demandé au louvetier de chasser une Brume afin qu'elle fût sacrifiée le soir sur le bûcher de Villiers-Passant.

En effet, l'Église s'accommodait mal de ces animaux de légende. Ces créatures merveilleuses venues d'un âge plus ancien. Chimères, vouivres, bayards, tarannes, loups, piternes, licorne... De moins en moins nombreuses, elles dérangaient toutefois encore par l'affront qu'elles faisaient à la foi chrétienne, par leur simple présence. Par la vérité de leur existence. Car elles n'étaient pas des créatures de Dieu ; elles étaient les survivantes d'un mythe que l'Église préférait oublier. Alors, on les appelait « créatures du démon » et on les chassait à travers le pays. Le roi, soucieux de satisfaire les papes successifs, payait même des hommes pour se charger de cette triste besogne. C'étaient les louvetiers.

C'est ainsi que, depuis dix jours au moins, Martial, le louvetier de Villiers-Passant, parcourait la garrigue, fou-
lait la terre d'ocre, scrutait le paysage à travers les vignes exubérantes de juin et les dernières floraisons vertes des petits oliviers. Transpirant sous son gambison de cuir vert – la couleur des louvetiers – et sous son heaume à bas-sinet, il portait son lourd équipement sans sourciller et sillonnait prudemment la campagne.

C'était un homme robuste, aux épaules larges. Ses gestes étaient lents et sûrs, ses mains de géant témoignaient de sa force et il semblait ancré dans le sol, comme une statue qu'aucune tempête n'aurait pu renverser. Il avait le visage sévère, la mâchoire carrée, et ses petits yeux noirs ne laissaient transparaître aucune émotion. Les quelques cheveux gris qui étaient apparus ces derniers mois sur ses tempes ne changeaient rien à son charisme. Au contraire. Ils ajoutaient une petite touche de sagesse à son image de forteresse.

Les jours se faisaient de plus en plus longs et de plus en plus chauds, bientôt on passerait la grande porte de l'été, ce qui ne facilitait pas la tâche de Martial, car les Brumes se cachaient du soleil et sortaient plutôt la nuit. Mais il était un louvetier d'exception, connu à travers

toute la Tolsanne, et il ne se découragea pas. Tous les soirs, avant la tombée de la nuit, il quittait sa maison, son filet et ses cordes sur les épaules, son heaume de louvetier sous le bras, laissant derrière lui ses enfants, l'air grave mais le pas assuré. Il ne doutait pas qu'il finirait par trouver une Brume. Il n'avait jamais failli.

Et, en effet, le matin même des feux de la Saint-Jean, alors que le soleil venait à peine d'embraser l'horizon rouge de l'autre côté de la colline de Prade, on vit Martial entrer dans le castrum de Villiers-Passant, portant un loup sur le dos.

L'animal, les pattes ligotées, la gueule bâillonnée, s'agitait violemment pour se dégager, mais Martial n'avait jamais lâché une proie. Il tenait son trophée fièrement sur ses épaules et se rendit tout droit à l'église pour montrer sa prise au prêtre du bourg.

Quand le père Grimaud avait entendu les acclamations des villageois, il avait aussitôt compris ce qu'il se passait et était sorti sur les marches de la petite église.

Le prêtre de Villiers-Passant était un homme grand et maigre, aux joues creuses, aux orbites enfoncées au-dessus de ses pommettes saillantes, à la peau tendue. L'un des plus vieux habitants du village, il était toutefois encore vif, brillant et autoritaire. Les quelques cheveux qui entouraient son crâne lui donnaient un air d'empereur ou de sage, et ses yeux d'un bleu profond avaient jadis troublé plus d'une Gallicienne.

Il s'essuya le front pour éponger quelques gouttes de sueur, puis accueillit le louvetier à bras ouverts.

— Merci, Martial, dit le prêtre d'une voix assez forte pour que tous les badauds réunis devant l'église puissent l'entendre.

Le louvetier déposa la Brume au pied des marches puis baisa la main du prêtre en s'inclinant. Le père Grimaud lui fit signe de se relever.

— Tu peux être fier, Martial. Comme toujours.

— L'été fait revenir les Brumes, expliqua le louvetier. Bien sûr, elles ont chaud et se cachent. Mais elles sont un peu plus nombreuses que cet hiver, et elles sont assommées par la chaleur. Je n'ai aucun mérite, mon père.